

Histoire d'un chat et d'un rat

Autor(en): **Zamacois, Miguel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 44

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223529>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

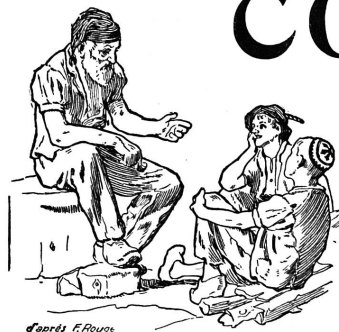
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



L'AVOCAT ET LO LARRO

N dzouveno avocat dévessâi défeindre on lâro per devant lo Tribunal de La Coûta. L'avâi bouna lingua coumeint vo pâodè peinsâ et l'avâi tant bin dévessâ que lè dzudzo n'ant pas pu fère autrement que dè relâsi lo cambrioleur, coumeint d'iant :

— Gâbi, que desâi, l'è on brav' homme que n'a jamé rein robâ dè sa via, tant honnito qu'on lâi bailleraî à vuardâ la tièce de l'Etat. L'a onna dizâna d'infants et l'a pardieu bin à fère por ti les élevâ... Vo ne pâodè pas lo condannâ! Que faillâi-te fère? L'an reinvoyî dein sa coumouna.

Pas pî onn'hâor' aprî, lo minna-mor reçut pè la pousta on patiet iô trovâ on tiesson dè cigârè, de clliâo tant gros cigare qu'on lâo dit dâi z'havanès, et on belliet que desâi dinse :

« Vo z'âi tant bin devessâ dè mè devant lo Tribunal que lè dzudzo sarant dâi rudo tâdié se ne m'avant pas relâdzî. Vo remâchâo bin et vo z'invoyou ci tiesson dè cigares.

« Faut pas vo tormeintâ po savâi de iô m'è venu l'ardzeit po lo payî : iè tot ballameint robâ lo portamounia dâo gendarme que mè gardâvè, tandis que vo menâdè la leinga po mè defeindè! L'è don de l'ardzeit dâo gouvernemeint !

« Su po la via voutron *Gâbi.* »
Sami.

LE VIN SUISSE

SOUS ce titre, Raoul Ponchon, de l'Académie de Goucourt avait jadis raconté aux lecteurs du *Journal* que le vin suisse était « un vin absurde, incomplet, sans nulles qualités intimes... et que, grâce à ses vins sans acent la Suisse était pauvre en esthètes. » Il s'attira la verte réponse, que nous publions ci-dessous, due à la plume du poète genevois Jules Cougnard.

Raoul Ponchon, pauvre Ponchon !
Le voilà, devant un bouchon,
Qui verdit comme un cornichon,
Et qui renonce !
Ce fier biberon d'autrefois,
Que nous mettions sur le pavois,
N'a plus de force, et n'a de voix
Plus même une once.

Nos francs vins au goût de silex
L'obligent, *dura lex sed lex*,
A soudain courir au codex,
Et besoin urge,
S'il a seulement regardé
Quelque Cortaillon non fraudé,
Tel Dézaley pas galvaudé,
Qu'il prenne purge.

O misère : se voir réduit,
Après s'être si bien conduit,
A ce lamentable déduit !
O le pauvre homme !
Entre Basile et Bartholo,
Il est au bout de son rouleau ;
Dans son vin pur, il met de l'eau,
De l'eau de Rome.

Nos plans poussés en bon terrain,
Tous nos crus du Rhône et du Rhin,
Notre Amigne, couleur d'airain,
Notre Schaffhouse,
Nos Pullys et nos Dézaleys
Plus blonds que l'orge et que les blés,
Nos Neuchâtelois étoilés
Doux comme arbouise.

Et tant d'autres, tant d'autres plans,
Dont les produits mirobolants,
Pourprés, cuivrés, rouges ou blancs,
Font de la joie,
Ceux qu'on classe par numéros
— Ainsi le divin Homéros
Fait des magnanimes héros
Morts devant Troie. —

Il les repousse, il en a peur ;
Peur du septante-cinq, Seigneur !
Peur du nonante à fine odeur,
Peur de la corne,
La grande corne de fierté
Où, pour boire à la liberté,
Nos hommes, aux fêtes d'été
Lampent l'Yvorne !

Non, non ! Ponchon, tu blasphémas ;
Recommence un peu tes schémas.
Aux cortons faiseurs d'eczémas
(Çà, c'est dommage,
Car les bourgoignes des bons coins,
Je le dis sans rancune au moins,
Valent évidemment nos soins
Et notre hommage),

Aux Châteaux-Yquem, aux Margaux
Permetts donc qu'en nos madrigaux
Nous trouvions sinon des égaux,
Pourtant des frères,
Et si mélâner te plaît,
Taille pour un meilleur couplet
Ta gente flûte, ou ton sifflet,
Si tu préfères.

Tu avais mal à l'estomac
Quand, portant la gourde et le sac,
Tu fus chez nous pour voir le lac
Et la montagne.
Reviens donc, car, même à Fêchy,
Tu pourrais être rafraîchi,
Sans Vals, ni Vittel, ni Vichy,
Mieux qu'en Champagne.

— Ainsi parlé-je à ce garçon
Qui, sur la dent de Merdasson
Nous fit une alerte chanson,
Et dont la verve
Nous éblouit depuis toujours ;
Mais je crains bien que ce discours
Le trouve ayant changé d'amours.
Dieu le conserve !

Jules Cougnard.

Surenchère. — Accompagné d'un guide, un Américain gravissait le flanc du Vésuve.
Le volcan gigantesque, couronné d'un lourd panache de fumée, faisait entendre de sourds grondements, signe de l'activité du feu souterrain.

— Songez, monsieur, disait fièrement le guide, à l'énorme quantité de lave qui bouillonne là-dessous. Quel brasier d'enfer, quelle chaudière colossale, et quel incendie s'il y avait un éruption!... Voilà ce que vous n'avez pas en Amérique !

Alors, flegmatique, le Yankee :
— Phew ! En Amérique, nous avons certaine chute d'eau qui éteindrait tout cela en cinq sec !

Deux apprentis. — Un bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit :

— Ecoutez, je ferai de mon mieux ; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

— Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais, que voulez-vous ; nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons !

HISTOIRE D'UN CHAT ET D'UN RAT

CAPITAINE, je viens de voir passer un rat dans l'entrepont.
— Un rat ? répondit le capitaine du *Cormoran*, on n'en avait pas encore signalé à bord !

— C'était à la vérité un tout petit rat, capitaine, mais je l'ai vu tout de même, sauf votre respect, comme je vous vois.

— Il faut parer à la multiplication de ces particuliers... Tiens, Poulidec, voilà vingt sous et trouve-nous un bon chat que l'on embarquera à bord du *Cormoran*.

Poulidec prit les vingt sous et s'en fut tout droit chez le père Yves, qui tenait dans une ruelle de Brest une gargote fréquentée par les matelots. Il se souvenait que là on voyait toujours circuler dans la salle, à l'heure des repas, cinq ou six chats qui quémendaient en miaulant les os ou les arêtes.

Le père Yves était en train de combiner le menu du lendemain. Poulidec lui expliqua ce qu'il désirait, et, comme il était un très ancien client, le gargarotier consentit à lui faire cadeau du chat le plus gros et le plus solide de la bande.

Poulidec le prit sous son bras, et en le caressant se mit en route vers le port, tandis que le père Yves effaçait tranquillement les mots « lapin sauté » du menu qu'il composait.

Inutile de dire que Poulidec n'avait pas soufflé mot des vingt sous.

* * *

Vingt-quatre heures plus tard, le *Cormoran* quittait Brest pour un long voyage, au grand déplaisir du gros chat, lequel, déjà dépaycé dans ce nouveau logis flottant, connut aussitôt l'horreur du mal de mer.

Pendant trois jours il resta pelotonné près du fourneau de la cuisine, malgré les invitations à aller manger le petit rat que lui prodiguait, sur l'ordre du capitaine, le matelot-cuisinier.

Un matin cependant le mal de mer ayant cessé, l'animal se sentit tout à coup un formidable appétit et, en l'absence de toute pâtée préparée à son intention, résolut de procéder, selon l'habitude de ses pareils, à un chapardement réparateur. Malheureusement la consigne était formelle ; rien de comestible ne traînait, même sur une planche élevée ; les armoires étaient soigneusement closes ; et les détritux eux-mêmes jetés au fur et à mesure par-dessus le bastingage : le gros chat était là pour manger le petit rat, il fallait qu'il le mangeât !

— Au fait, se dit à la fin le chat, que la faim tenaillait, voyons tout de même ce que c'est que ce rat...

Et il descendit à pas feutrés dans la cale aux marchandises où, selon toutes probabilités, habitait le rat.

Or le ciel, qui a donné aux chats, pour qu'ils puissent surprendre les rats dans l'obscurité, des bottes de velours, leur a donné des yeux phosphorescents pour que les rats les voient venir... C'est le système des justes compensations.

Le rat vit donc venir le chat, et rentra pressentement dans un trou que le chat dut se contenter de flairer.

Mais le ciel, pour compenser aussi la méfiance et l'agilité dont il a doté les rats, a doué les

chats d'une invraisemblable patience. La première idée du félin fut d'entreprendre une embuscade illimitée, qui fatalement devait lui assurer la victoire... Et puis quelques instants de réflexions le firent changer d'avis : il venait de se rappeler avoir maintes fois entendu répéter par de vieux loups de mer que lorsqu'un navire est menacé d'un grave péril les rats, prévenus avant quiconque par un mystérieux instinct, s'empresent de quitter le bord... Chat essentiellement terrien et fort ignorant des choses maritimes, allait-il se priver de cet unique et précieux avertisseur avant d'avoir essayé de se ravitailler autre part ?

Une bonne odeur de jambon fumé le décida à opter pour une mansuétude intéressée : le petit rat avait ouvert pour son usage personnel une caisse de vivres dans laquelle il était loisible au chat de puiser à son aise... Il dévorait le rat à la fin du voyage lorsque, tout danger passé, le navire serait solidement à quai.

Le chat n'allait pas tarder à se féliciter de son intuitive prévoyance : un jour que l'on naviguait à proximité d'une côte, il vit le rat s'approcher d'un hublot, sentir le vent d'un petit museau inquiet, se jeter franchement à l'eau, et se mettre à nager vigoureusement du côté de quelques rochers qui émergeaient non loin de là... A n'en pas douter, un péril imminent menaçait le *Cormoran* !

Peu d'instants après, en effet, un incendie qui couvait sans doute depuis longtemps, éclata si furieusement que l'équipage, après avoir vainement essayé de combattre le fléau, dut se résoudre à gagner la terre dans les embarcations de sauvetage.

Le chat n'avait pas attendu ; affligé, comme on le sait, d'une peur proverbiale de l'eau, il s'était élancé sur une planche flottante, entraînée bientôt par le courant contre le récif étroit où le petit rat se séchait au soleil.

Les émotions ayant avivé l'appétit du chat, celui-ci, aussitôt débarqué, songea à se précipiter sur le rat... Et puis cette fois encore il se retint... Il était peut-être de son intérêt de ménager jusqu'à nouvel ordre le petit débrouillard qui, sur le rocher où ils allaient être contraints de demeurer ensemble — tels Robinson Crusoe et Vendredi dans leur île déserte — pouvait lui être d'une grande utilité.

Le petit rat malin ne se méprit pas sur les raisons de cette indulgence hors nature, et en attendant d'aviser, s'appliqua à la justifier.

Pendant huit jours, il fut le pourvoyeur ingénieux du commun garde-manger. Tantôt, il laissait tremper sa queue dans l'eau, et aussitôt qu'un crabe, carnivore féroce, commençait à la grignoter, il bondissait, amenant au sec le crustacé, et le partageait avec le minet satisfait.

Tantôt il faisait le mort, les pattes en l'air, et quand des oiseaux de mer voraces s'abattaient pour le dépecer, le chat surgissait d'une cachette et étranglait deux ou trois volatiles palmés.

Malheureusement, tous les trucs furent éventés les uns après les autres par les crabes et les oiseaux, qui finirent par ne plus se laisser attraper ; aussi, après un long jeûne, le chat décida-t-il, un jour, *in petto* de manger le rat le lendemain matin.

Une fois de plus, une secrète intuition avertit le rongeur, et c'est en vain que le chat, le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, le chercha dans tous les trous du récif... Qu'était devenu l'ennemi héréditaire ?

Un coup d'œil jeté sur un îlot voisin l'apprit au matou stupéfait : le rat avait pendant la nuit traversé à la nage un petit détroit, et en face, à dix mètres, narguait le tigre en miniature...

Dans sa rage impuissante, celui-ci n'eut d'autres ressources que d'agonir à distance de « miau ! » et de « pfutt ! pfutt ! » furibonds le déjeuner déserteur. Après quoi, crevant de faim, il voulut avaler un oursin, et, avec les épines, s'étrangla net !

Le rongeur alors repassa le détroit, et il arriva cette chose imprévue, extraordinaire, inouïe : ce fut le rat qui mangea le chat !

Miguel Zamacois..



Pages d'autrefois

LA SORTIE

A mon ami Pierre.

LA sortie ! Mot magique, parole de délivrance, joie de la liberté reconquise, du plein air retrouvé, de la corvée finie. Quand il n'est pas « attendu » à la sortie, le collégien bondit hors de sa classe, court d'instinct pendant une vingtaine de mètres, s'arrête subitement et crie au camarade le plus proche : « Est-ce qu'on va rigoler ? Tu viens ? » Les petits de l'école enfantine sortent timidement, un peu effrayés par l'éclat du jour et le bruit de la rue, ils se donnent la main, à deux, à trois, et s'avancent avec prudence, un peu effrayés. Les filles de l'école secondaire, que nous méprisions tant alors, et qui nous l'ont rendu, sortent en minaudant, quand elles sont sottes, ou, quand elles sont franches et gaies, pouffant de rire et débridant leur malice trop longtemps contenue. A la porte de l'atelier, l'ouvrier allume sa pipe ou son grandson et gagne, d'un pas rapide, le repas attendu et désiré. Au sortir des bureaux, les commis, affublés d'insignes sportifs et de vêtements prétentieux, se groupent sur l'asphalte et dissertent sur les beautés de l'auto. Les bourgeois endimanchés sortent du sermon, épanouis ou moroses, selon leurs tempéraments distincts, Et il y a la sortie des gares, agitée et fiévreuse, pour ceux qui n'ont pas l'habitude du voyage, joyeuse et animée pour ceux qui sont attendus au logis, incertaine et craintive pour ceux qui viennent tenter fortune dans la ville inconnue...

Et puis, il est une autre sortie, Pierre, que personne n'évite, que nous ferons à notre tour. Demain, bientôt, un autre jour, plus tard ? Nous n'en savons rien, personne n'en sait rien. Au jour marqué, à l'heure dite, à la minute fixée, nous la ferons. Le ferons-nous ensemble, vieux camarade, comme aux jours du collège ? Et si cette joie suprême nous est, par faveur, accordée, est-ce toi, vieux camarade, qui me diras, est-ce moi qui te dirai à voix basse, comme jadis dans la classe silencieuse : « Je t'attends à la sortie ? »

Gaspard Vallette.

Blague marseillaise. — Un fabricant de coffreforts de Genève disait à un voyageur marseillais qui le visitait :

— Mon ami, je n'ai que faire de vos offres, mes coffreforts sont tellement incombustibles que placés au centre d'un feu effrayant, avec un coq enfermé en eux, le volatile ne s'en trouve pas plus mal après qu'avant.

— Mais, mon bon monsieur, répliqua avec vivacité le Marseillais, j'ai fait la même expérience, mais quand j'ai ouvert le coffrefort, le coq avait gelé !

LUI OU MOI

L N journal raille la manie des « interviews » et conte comment s'y prend l'humoriste Mark Twain pour se débarrasser des importuns.

Son interlocuteur lui demandant des renseignements sur sa famille, Twain lui répond qu'il ne se souvient de personne.

— Comment ! Mais ce portrait sur le mur, qui vous ressemble de façon frappante, n'est-ce pas un de vos frères ?

— Ah ! oui. Vous m'y faites songer. C'est William, ce pauvre Bill, comme on l'appelait.

— Comme on l'appelait ? Il est donc mort ?

— Certainement. Du moins, je le suppose. Il y a un grand mystère là-dessous. Il faut vous dire que nous étions deux jumeaux, le défunt et moi. Un jour, on nous a mêlés dans le bain, alors que nous n'avions que deux semaines, et un de nous a été noyé ; mais nous ne savons pas qui. Les uns croient que c'était Bill ; d'autres

pensent que c'était moi... Mais je vais vous dire un secret que je n'avais jamais confié à personne jusqu'à ce jour : un de nous avait une marque, un grain de beauté fort apparent sur le dos de la main gauche ; c'était moi. Cet enfant est celui qui a été noyé...

Il est probable que le visiteur s'en est allé persuadé que l'écrivain fameux avait l'esprit tout à fait dérangé.

LES PETITES COMPLICATIONS DE L'AUTOMOBILISTE

JE n'ai rien à me reprocher, j'ai tout fait pour me concilier le hargneux et irritable esprit de ma belle-mère, pour essayer d'adoucir un peu son acariâtre humeur.

Je lui ai présenté mes vœux au jour de l'an et surmontant l'invincible horreur que son visage m'inspire, je l'ai embrassée.

Je lui ai présenté un bouquet de pétunias pour sa fête.

Je lui ai acheté une concession à perpétuité au cimetière, une dernière demeure très confortable pour le cas où quelque jour prochain, — on ne sait jamais ce qui peut arriver, — elle succomberait après avoir ingéré par erreur une omelette aux champignons vénéneux ou à la cigüe, (elle adore l'omelette aux cryptogames et aux fines herbes).

J'ai fait davantage encore : quand il a été question que j'achète une automobile, j'en ai choisi une à trois places pour pouvoir l'emmener en compagnie de Philomène, dans toutes mes promenades.

Avec une auto, on est toujours à peu près certain qu'on se cassera la tête un jour ou l'autre : Or, je serais profondément contrarié quand cet inévitable accident m'arrivera, et que je me détériorerai irrémédiablement le portrait contre un arbre, que ma belle-mère ne soit pas de la petite fête.

Je pensais donc être tranquille en conduisant ma petite guimbarde et je me disais que ma belle-mère me laisserait en paix quand nous évoluerions à une allure vertigineuse sur les belles routes infinies ; et cependant, je connaissais son caractère, j'aurais dû me méfier.

Depuis que je l'emmène en auto, ma belle-mère ne décolère plus, et c'est d'une voix perpétuellement courroucée qu'elle ne cesse de me harceler.

S'il fait beau, elle ne manque pas de me dire : — Vous avez fait exprès de m'emmener aujourd'hui, parce qu'il fait du vent et qu'il y a de la poussière, me voici toute décoiffée.

S'il pleut, elle glapit sur un ton aigre : — Vous ne m'y reprendrez plus à m'emmener par un temps pareil, c'est se moquer du monde ; croyez-vous que ce soit un plaisir que de se croire dans l'arche de Noé ?

S'il fait chaud, elle insinue avec un sifflement :

— Parbleu, vous savez que la chaleur m'incommode...

Quand nous roulons sur une route cahoteuse, ce qui, hélas, sans que je veuille dire du mal du département des Travaux Publics, arrive de temps en temps, elle s'écrie, le regard fulgurant :

— Ah ! ça, est-ce que vous le faites exprès ?

Attrape-t-elle une tache de graisse en effleurant les ressorts de la voiture, elle fulmine aussitôt.

— Voilà une robe gâtée ; au prix où elles sont, la promenade à laquelle vous m'avez conviée me coûte cher...

S'il survient une panne de bougie, elle ne tarde pas à s'impatienter :

— Vous vous moquez du monde, décidément ; allez-vous nous laisser là longtemps encore ? Vous n'avez pas honte d'afficher que votre guimbarde est un vieux clou, une vieille ferraille ?

Et elle ne tarde pas à conclure.

— Quand on ne sait pas conduire, on ne s'en mêle pas.

Si, par malheur, elle aperçoit au loin un chauffard qui vient à notre rencontre et qui ne tient pas correctement sa droite, elle tempête :